

Double

Jeu



ROMAN

Sophie Régnaud

Sophie Régnaud

Double jeu

© Sophie Régnaud, 2024

ISBN numérique : 979-10-405-6658-8

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

*La vérité a besoin de mensonge
car comment la définir sans contraste ?*

Paul Valéry

1

Février 2010 dans l'état de New York

Le blizzard annoncé d'après les prévisions en fin de matinée, semblait avoir pris d'autres dispositions. Sous un ciel ouaté, un froid glacial enveloppait toute la région depuis quelques jours. Les flocons de neige très attendus n'étaient pas loin mais se faisaient désirer. Laure n'oubliera jamais cet instant où le cours de sa vie se figea littéralement plongeant son esprit dans un brouillard opaque et tout son corps dans un engourdissement saisissant. La nouvelle qu'elle reçut fut si violente et dévastatrice que sa vie bascula brutalement dans une autre dimension. Un évènement allait provoquer une fissure profonde dans tout son être qui même longtemps après ne se refermera jamais totalement, cicatrice ouverte d'une trahison au goût amer.

La sonnerie du téléphone retentit et cette fois-ci la jeune femme ne laissa pas au répondeur le temps de jouer son rôle.

D'un pas rapide, une pile de documents dans les bras, elle se dirigea vers le poste téléphonique et décrocha promptement sans même prendre la peine de jeter un coup d'œil sur le numéro qui s'affichait.

— Allo ?

Il lui restait vingt copies à corriger pour son cours du lendemain et espérait que l'appel serait bref.

— Laure ?

La voix féminine dans le combiné lui était très familière.

— Maman, c'est toi ?

Sa mère fit brusquement irruption dans son joli salon si lumineux même par temps gris. Quand elle l'appelait, c'était tout son passé qui remontaient à la

surface, des bribes de son enfance et de son adolescence qui ressurgissaient selon son timbre de voix, ou de ces expressions qui n'appartenaient qu'à elle. C'était bon d'entendre quelqu'un qui la connaissait depuis toujours. Elle n'aurait pas à se forcer, ni à composer, juste à être elle-même. Parler Français lui faisait du bien, elle qui avait quitté l'hexagone il y a cinq ans pour s'installer aux Etats-Unis avec son mari New-Yorkais et ses deux enfants.

David et elle s'étaient rencontrés douze ans auparavant à Paris. Un coup de foudre comme au cinéma. Ils ne se sont plus jamais quittés depuis, leur passion amoureuse ayant su se transformer malgré de rares tempêtes en un amour durable et solide que seuls la foi, la tendresse et leur souci permanent du dialogue avaient su préserver jusqu'à maintenant.

— J'ai quelque chose à te dire, continua sa mère de l'autre côté

Sa voix semblait hésitante, plus grave que d'habitude.

— Je t'écoute, parle, que se passe-t-il ?

Laure sentait l'inquiétude et l'angoisse monter en elle. Il y eut un silence au bout du fil puis elle distingua comme un raclement de gorge, un sanglot.

Son père aurait-il rechuté ? Non, il avait dû sans doute rencontrer des problèmes de connexion internet, l'ayant empêché de se connecter à Skype, comme il le faisait chaque fin de semaine depuis son départ pour les Etats-Unis. Ainsi, ses parents pouvaient voir leurs petits-enfants et parler avec eux. Ces derniers leur racontaient leur vie avec leurs mots d'enfants. Des moments magiques qui se terminaient souvent par des grands éclats de rire. Tout le monde finissait par oublier la distance qui les séparait irrémédiablement. Le plus dur était de se quitter jusqu'à la prochaine fois, sans savoir si il y en aurait une. *Carpe diem* disait souvent Yves, son père. C'était ce à quoi il se raccrochait depuis son intervention chirurgicale.

La conversation reprit. Laure se taisait maintenant. Son sourire avait disparu et son visage se figea. Les murs vacillèrent, ses jambes ne la portaient plus. Le sol se déroba sous elle.

Elle comprenait mieux maintenant, tout était clair quand ils s'étaient quittés à l'aéroport. Son père le savait avant tout le monde. Il savait qu'un aussi long voyage lui serait impossible. Cela aurait été une épreuve insurmontable. La pudeur l'avait empêché de rentrer dans les détails mais il voulait que sa fille

sache que sa lutte quotidienne l'épuisait. Ce sale crabe avait élu domicile dans ses poumons après avoir fait une tentative vaine dans ses parties les plus intimes, trois ans auparavant.

— Ton papa... Ton papa nous a quitté hier soir, poursuivit péniblement Françoise.

Le sang de Laure se glaça, elle se laissa tomber sur le canapé, ses yeux dilatés, hébétée. Elle prononça des mots sans doute, mais qui n'avaient aucun sens puisque son cerveau n'était plus irrigué normalement. Elle avait cessé de vivre momentanément, comme lui. Son souffle était court. Son cœur battait à tout rompre. De cet instant, elle ne se souviendrait que de ce *Non* qu'elle hurla, alors que les larmes et les sanglots la ravageaient.

Elle était seule dans cette grande pièce qui avait perdu toute vie. À l'autre bout du fil, personne ne s'était soucié de savoir si elle était en mesure de gérer seule une telle situation. Fébrilement, elle tenta de se ressaisir. C'était insupportable, elle voulait comprendre. Dans deux heures elle devrait être capable de conduire sa voiture pour récupérer à l'école Marion et Raphaël, ses enfants. Et après, quand et comment leur annoncer cette terrible nouvelle sans s'effondrer encore un peu plus ?

Mais chaque chose en son temps, d'abord il fallait qu'elle sorte de sa torpeur. Elle était tétanisée. Son corps ne lui obéissait plus.

— Que.... que lui est-il arrivé ? bredouilla-t-elle soudain désorientée.

Sa voix ne lui appartenait plus, elle s'entendait à peine. C'était un cauchemar. Elle allait se réveiller elle en était certaine. Pourquoi n'avait-elle rien pressenti ? On avait dû vouloir la protéger là-bas. Ah si seulement, elle l'avait vu une dernière fois pour le serrer contre elle et deviner dans ses yeux tous ces mots que ses lèvres ne pouvaient plus prononcer.

— A-t-il parlé de nous avant de mourir ?

Toutes ces questions qui attendaient des réponses. Ses sanglots rendaient la fin de ses phrases inaudibles. Sa voix n'était plus qu'un râle.

— Laure, Laure respire, ça va aller, c'est moi Philippe, je suis auprès de maman. Ne t'inquiète pas. C'était le mieux qui pouvait lui arriver. Il respirait de plus en plus mal et il n'aurait jamais supporté d'être dépendant d'une bouteille

d'oxygène. Tu le connaissais, mal vieillir le terrorisait, vieillir tout simplement.

Son frère avait dû accourir auprès de leur mère sous le choc dès qu'il fut au courant. À deux ils sauraient faire face. Il y avait tellement de choses à régler maintenant. Il serait une épaule solide et rassurante pour Françoise. Celle-ci ne devait plus pouvoir parler tant la douleur devait l'anéantir. Laure pensait à toute la souffrance engendrée par le vide et le manque qu'elle devrait dorénavant surmonter face aux autres, ceux qui ne pouvait pas comprendre combien c'était insupportable de se retrouver seule après tant d'années de vie commune. Tant d'années de bonheur partagé, et de peines aussi. Raccrocher maintenant, il fallait raccrocher. Laure ne pouvait plus en entendre d'avantage. Elle devait rester seule maintenant avec son désespoir. Il allait falloir continuer à vivre, sans l'autre, se familiariser avec l'absence, accepter de voir surgir comme des spams indésirables, tous ces souvenirs qu'une voix ou une odeur ne manqueraient pas de faire remonter à la surface. Si seulement un antivirus efficace pouvait réussir l'exploit d'arrêter leur course folle avant qu'ils ne commettent l'irréparable pour empêcher à tout prix ce flot de larmes amères, surgissant sans crier gare, n'importe quand et n'importe où, telle une armée d'envahisseurs sûre de sa victoire.

— Je dois raccrocher maintenant. Oui ça va aller, je vais appeler David et il rentrera tout de suite. On va s'organiser pour les enfants. Ne t'inquiète pas, je suis très entourée ici.

Elle avait déjà reposé le combiné. Il faisait froid soudain dans cette pièce. La confiance qu'elle ressentait encore une demi-heure auparavant s'était envolée. Tout était gris, sans relief, inodore. Le soleil était pourtant radieux et cela suffisait généralement à oublier qu'à cette période de l'année, les températures restaient encore basses. Maintenant elle était la proie des pensées les plus confuses. Prostrée sur son canapé blanc, elle fixait le fond de la pièce, les yeux dans la vague. Ils étaient gonflés et rougis. Elle ne devait ressembler plus à rien. Ce n'était pas grave puisqu'elle n'était plus rien. Elle avait terriblement soif mais n'eut pas la force de joindre le geste à la parole. Boire, elle pourrait le faire plus tard alors que jamais plus jamais, elle n'entendrait la voix grave de son cher Papa.

Laure éclata en sanglots et poussa un hurlement de désespoir. Pour Françoise elle avait pu prendre sur elle, mais c'était son père aussi qui était parti, et son chagrin avait autant d'importance que le sien. Elle aussi était face au vide.

Pendant que de l'autre côté de l'océan, son frère et sa mère étaient deux pour se réconforter et se soutenir, elle devrait attendre le retour de David pour ressentir à nouveau un peu de chaleur dans son corps glacé. Pour l'heure, livide, elle devait se lever et le prévenir tout de suite. Il lui dirait quoi faire par rapport à Marion et Raphaël. En effet dans très peu de temps elle devrait quitter sa maison et prendre sa voiture et pour pouvoir les récupérer à la sortie des classes. Ils avaient respectivement huit et dix ans. Entre deux crises de larmes elle n'osait imaginer leur visage plein d'innocence lorsqu'ils seraient au courant. Elle n'était pas en mesure de réfléchir. Le pourrait-elle seulement à nouveau ? C'était trop tôt maintenant pour le savoir sans doute. Comment leur annoncer l'insupportable. Ils savaient que leur grand-père avait dû se faire opérer car une vilaine petite bête l'empêchait de respirer. David et elle s'étaient efforcés de se montrer rassurants et pourtant, face à cette terrible maladie, nul n'était devin. Pour leurs petits, ils se devaient d'être porteurs d'espoir. À l'aéroport, le jour de leur grand départ pour New York, ils avaient beaucoup pleuré. Une nouvelle vie les attendait là-bas mais ils savaient que leurs grands-parents ne seraient pas du voyage et que par conséquent ils ne les verraient plus aussi souvent qu'avant. *Skype* rattrapait le temps perdu sans pour autant leur permettre de sentir leur chaleur humaine.

Comme une automate, elle saisit à nouveau le téléphone. Heureusement le numéro de portable de son mari était enregistré car le moindre effort de mémoire lui était impossible et pourtant, il était de ceux qu'elle connaissait logiquement par cœur.

Si seulement il pouvait décrocher, il était traducteur à L'Onu et pendant les conférences, il était injoignable. Au bout de la cinquième sonnerie, l'esprit encore vidé par la nouvelle qui lui avait fait l'effet d'un Tsunami, Laure entendit la voix chaude et réconfortante de David. Ils se parlaient souvent en anglais ce qui permettait à leurs enfants de passer d'une langue à l'autre sans effort et le plus naturellement du monde.

Sa faiblesse était telle qu'elle amorça la conversation dans sa langue maternelle

— Papa est mort, MORT ! puis elle s'effondra une fois de plus, accablée par son chagrin.

— Ma chérie, *listen*¹, je suis là, ne t'inquiète pas, je pars tout de suite, repose

toi, je préviens l'école et je vais chercher les enfants.

Il parlait avec ce délicieux petit accent qui avait contribué à la rendre très amoureuse. Et pourtant, il était parfaitement bilingue ce qui lui avait en partie permis d'occuper le poste passionnant qu'il occupait à New York. Ses années d'expérience de pratique de la langue, n'avait pas réussi à effacer cet accent américain qui lui donnait un charme fou.

Il avait été un amour ce jour-là, elle n'avait pas eu besoin de lui demander quoique ce soit. Il savait qu'elle ne serait pas en état de se déplacer. Il avait compris que pour faire part à leurs enfants de cette douloureuse nouvelle, il était préférable que cela se fasse une fois de retour à la maison. Laure aurait eu ainsi le temps de se rafraîchir et après, ils leur annonceraient. Anéantie, elle allait devoir faire face pour ses enfants. Parler de la mort n'était pas un exercice aisé auquel elle ne s'était pas encore préparée. Celle-ci avait pour fâcheuse habitude, de frapper sans même prendre la peine de s'annoncer. Elle mettait un terme sans ménagement à la vie des êtres humains après plus ou moins de souffrances. Elle n'épargnait pas non plus ceux qui restaient et devaient attendre encore un peu avant que ne vienne inexorablement leur tour.

Elle se résolut enfin à se lever et à se diriger vers la cuisine pour étancher enfin sa soif. L'eau sortie du frigo était glacée et elle eut beaucoup de mal à déglutir tant sa gorge lui faisait mal. Entre deux gorgées, elle respirait profondément pour se calmer et tenter de maîtriser à nouveau le flux de ses pensées qui s'entrechoquaient dans son cerveau comme d'odieux électrons libres. Pour affronter la suite qui serait sans doute encore pire, il lui fallait à tout prix retrouver la maîtrise d'elle-même.

Elle monta dans sa chambre et se laissa tomber lourdement sur son grand lit. Attendre David était ce qu'elle avait de mieux à faire. Laure se sentait vulnérable et fragile. Fermer les yeux et dormir, voilà ce qu'elle voulait. Ne plus penser, ne plus prendre de décision. Etrangement, elle se surprenait à souhaiter ne plus jamais se réveiller.